

Le cerceau de feu

Guy Lalancette

Number 142, September 2014

Ridicule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72491ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

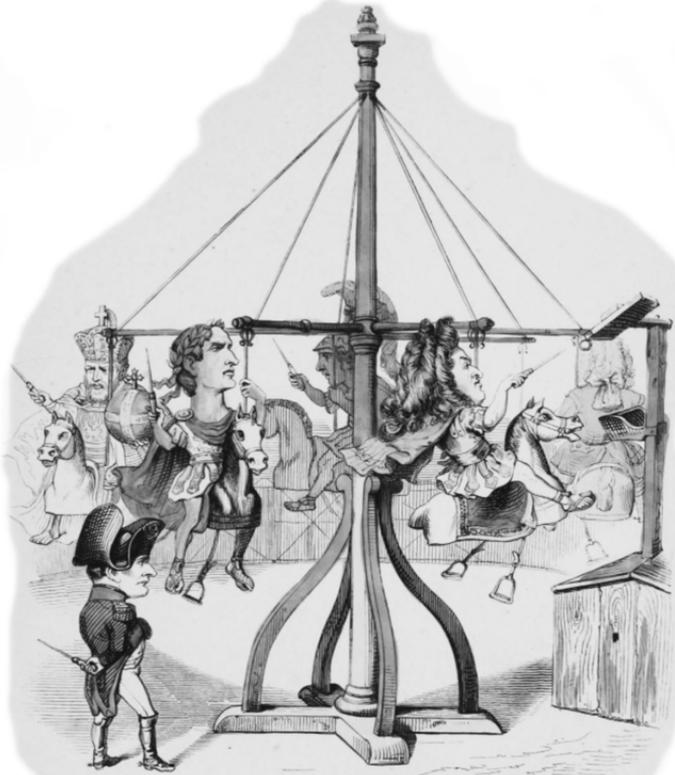
0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalancette, G. (2014). Le cerceau de feu. *Moebius*, (142), 16–20.



GUY LALANCETTE

Le cerceau de feu

Au milieu de l'été, à l'heure fauve du couchant, la grand-place du village, qui n'était à vrai dire qu'un terrain vague entre la salle paroissiale et l'église, fut envahie, ce vendredi soir-là, par une troupe de saltimbanques.

Avant tout, il faut dire qu'ils s'étaient pointés au milieu de l'après-midi. Ils étaient sortis, comme vomis, d'un gros autobus bariolé de tant de couleurs qu'on n'arrivait pas à les nommer toutes et qu'ils avaient parqué au fond de la place de manière à servir de décor à leurs extravagances à venir. S'étirant sur la droite, un long cube, qui faisait au moins deux fois celui de Pit Potvin, le livreur de lait, allongeait le tableau. Il affichait sur son flanc un nom dont les lettres peintes en mauve sur fond jaune semblaient danser dans les plis d'une manière de banderoles que brandissaient, de part et d'autre, deux garçons souriants dessinés en uniforme de parade : Les Cadets de Shawinigan. Des ti-culs de notre âge qu'on aurait bien aimé baver, si seulement ils étaient venus du village d'à côté.

Dans la bande que nous formions, Jacquelin et Gérard Harvey, Gaston Chiquette, mon frère Jean-Luc et moi-même, Billy (Blue) Labbé, personne n'avait la moindre idée de ce qu'était ce Shawinigan. Chiquette, comme à son habitude, a décrété que c'était un nom anglais qui venait des États-Unis. Mais avec Chiquette, ça restait à voir. Depuis que son oncle avait déménagé à la frontière du Maine, tout ce qui lui apparaissait le moins nouveau, ça venait nécessairement des États. C'est plus tard, quand on leur a parlé, qu'on a su avec effarement que Shawinigan c'était du monde de par chez nous. Enfin, pas tout à fait puisqu'il y avait quand même

plus de 300 milles entre leur ville et notre village. Très vite, il y a eu nous et eux, des sortes d'étrangers d'ici avec leurs « ô » en accent circonflexe, leurs « r » culbutés interminablement et quelque chose dans leur façon de parler qu'on n'aurait su dire s'ils avaient un défaut de langue ou s'ils prenaient des airs de péteux.

Ce soir-là, donc, un grand gars habillé en carnaval s'est avancé au son d'une trompette au milieu du bazar qu'était devenu la grand-place, et, embouché à un genre de haut-parleur, nous a fait un discours de bienvenue comme si on était de la visite dans notre propre village. Bon! On n'a rien dit parce que, depuis le berceau, on pratiquait une politesse de circonstance devant tout ce qui semblait nous dépasser. C'est dire notre déférence, de l'abaissement presque, devant ces étrangers qui venaient de la ville.

On nous avait promis un spectacle et on en a eu plus qu'on pouvait en prendre. Ça a commencé avec une parade d'une trentaine de cadets en uniformes d'un violet clair agrémentés de passementeries or défilant, parfaitement alignés. Puis, s'écartant tout d'un coup, ils se sont entrecroisés en un ballet ininterrompu de figures compliquées : des cercles, des carrés, des étoiles et d'autres géométries biscornues pour finir, comme par magie, au milieu de la place, enchaînant en une danse bizarre une série de déplacements précis et saccadés, une explosion en couleurs de jambes, de bras et de bâtons enrubannés. Et tout ça, au rythme d'une fanfare de tambourins, cymbales, grosse caisse, trompettes et trombones montée sur une estrade appuyée contre l'autobus. Dans notre bande, hormis Jean-Luc, nous faisons tous partie des cadets de la garde paroissiale du village et on a vite imaginé l'humiliation qui nous tomberait dessus le dimanche suivant pendant notre défilé habituel sur la rue Principale. Une parade qui, en comparaison, aurait à peine l'allure d'une promenade.

Comme si ce n'était pas suffisant, ils en ont remis. Pendant que leur fanfare jouait un air de cirque, ils sont réapparus en short bleu et camisole blanche chargés, tel une colonne de fourmis, de machins disparates : cerceaux, tapis, toiles, perches, tubes, câbles, quilles, crochets, tout un attirail qu'ils ont installé ici et là sur la grand-place.

Il aurait fallu avoir quelques yeux en plus pour les suivre dans leurs roulades, leurs sauts, leurs pirouettes, leurs jeux d'échasses, leurs pyramides humaines, leurs jongleries et autres cabrioles. Serrés les uns contre les autres en bordure de la place, nous restions éblouis et bêtas devant tant de prouesses. Nous rapetissions à vue d'œil : des nains devant un spectacle de géants.

Mais ce qui nous a achevés, c'est le dernier numéro. Alignés de part et d'autre d'un grand cerceau dressé sur un lourd socle de ciment posé au milieu de la piste, une dizaine de cadets, après s'être mouillé les cheveux à l'eau d'un seau qu'ils se passaient de l'un à l'autre, attendaient de toute évidence un signal quelconque. La fanfare s'étant tue, le chef de la troupe s'avança un flambeau à la main et mit le feu au cerceau. À ce moment-là, un roulement de tambour ajouta du suspense à l'éblouissement et, dans le silence imposé par un coup de cymbales, les deux premiers cadets s'élancèrent face à face, plongèrent dans les flammes sans aucune hésitation, comme si c'était permis une telle folie, et en ressortirent par une culbute avec un sourire vainqueur. Le manège s'est poursuivi jusqu'à ce que tous les cadets aient exécuté leur tour, mettant ainsi fin à la soirée. Nous sommes restés là, cloués sur place, remués secrètement par ce sentiment trouble : un enchantement miné de désespoir.

Le lendemain, retranchés dans la shed à bois des Harvey, nous ruminions une envie morose que la mesquinerie de Chiquette, moquant les Shawiniganais, ainsi qu'il les avait baptisés, ne parvenait pas à distraire. Comment rivaliser d'adresse et de courage avec ces cadets de la ville ? Si au moins il s'était agi d'adultes, nous aurions eu l'excuse de l'inexpérience. Il est vrai que nous étions parfois téméraires, mais nos audaces c'était souvent de l'à-peu-près, de l'informe à côté de ce qui nous avait été donné de voir. Nos concours de sauts à bicyclette sur des rampes de fortune méritaient plus souvent les rires que les applaudissements, nos plongeurs dans une baie de la rivière Mistassini tenaient plus de la grenouille que de Tarzan et nos courses en poche de patates sur la patinoire, ce n'était que de l'amusement au Festival des neiges.

Alors que nous peinions à nous découvrir quelques qualités qui auraient pu sauver notre honneur, redresser

notre amour-propre à la hauteur de ces cadets d'ailleurs, l'idée est venue de Gérard que nous pourrions nous essayer à leurs acrobaties. Ne possédant aucun des accessoires nécessaires, notre enthousiasme du début s'effritait lorsque Jacquelin, ayant avisé le vieux pneu sur lequel j'étais assis, suggéra que nous nous en servions comme d'un cerceau. Puisque nous avions un énorme retard à combler, nous convînmes d'oser l'exploit qui nous avait le plus éblouis : le cerceau de feu.

Une fois le pneu fixé sur la vieille brouette en bois des Harvey à l'aide de broches et de clous, il fut décidé que, en raison de sa petite taille, c'est Jean-Luc qui tenterait le coup. L'entraînement fut de courte durée : un essai réussi d'où Jean-Luc sortit par une roulade boiteuse sur la bâche que Chiquette avait dénichée dans la remise de ses parents. Pendant que notre futur héros, ayant enlevé sa chemise, se mouillait la tête et le torse, Gérard arrosa généreusement le pneu d'une mixture d'essence et d'huile que son père gardait en réserve pour le moteur de leur hors-bord, et sortit son briquet. Un souffle inattendu lui roussit les sourcils, les cils et le toupet, mais la flamme était magnifique, puissante, embrasant tout le pneu, barbouillant les alentours d'une lourde fumée noire dans un grondement de fournaise.

Inquiet, j'allais intervenir quand Jean-Luc s'élança, prit de la vitesse et plongea dans le brasier, emportant avec lui tout l'échafaudage : la brouette, le pneu et le jerrican que Gérard avait abandonné tout près. Une horreur. Les quelques secondes que Jean-Luc, se débattant, mit à se libérer des flammes suffirent à le marquer du cou à la taille de longues cicatrices bulleuses qu'il porte encore aujourd'hui comme un rappel de notre crétinerie.

Le lendemain midi, l'incident ayant déjà fait le tour du village, on nous chercha en vain dans les rangs du défilé de la garde paroissiale. La honte nous ayant marqués non moins profondément que les brûlures de Jean-Luc, on mit quelque temps à réapparaître. Bien sûr, on savait à qui était la faute, mais en l'absence des Cadets de Shawinigan, mêlant les railleries aux accusations, on nous accabla injustement. Et pourtant, n'avions-nous pas été les seuls dans ce village de pleutres à relever le défi de l'honneur bafoué ?